RER A 2084

« Étroite et intransigeante, une seule fenêtre de tir : faufile-toi, défonce là, ne te retourne pas. »

Les mots de Julie résonnent dans ma tête, ils squattent ma boîte crânienne et font bouillir mon sang. Le coup de feu est donné, c'est le départ de la course annuelle des fuyards. Derrière la ligne d'arrivée : la liberté, théorique. Le RER est totalement fermé depuis maintenant 30 ans. Pas un trou, pas une porte, pas même le début d'une crevasse menant vers l'extérieur. Le monde fermé des encrassés.

Le premier coup d'épaule est jouissif, il permet d'extirper l'énergie qui macère dans la carcasse. Toute la foule est là, elle ne s'écrase pas sagement derrière la ligne jaune pour laisser une place aux participants. Elle s'agglutine, se masse et fait corps avec celles et ceux qui ont une heure pour parcourir la ligne A, de La Défense à Vincennes.

Il y a ceux qui contiennent l'énergie, qui font des réserves et ceux qui, comme moi, possèdent une vie à cramer dès les premiers mètres de la course.

« La foule est un flux, elle sera toujours plus lourde et incisive. Ne lutte pas contre elle, trouve la déviation : le pas de côté, la main bien placée et le corps qui n'accroche pas. »

Un flux, mais trois foules à mes yeux. Il y a ceux du quai, ceux des couloirs et les marginaux. Les premiers veulent distiller un système démocratique tout en ne remettant jamais en question l'Autorité. Les deuxièmes cultivent la lutte visible, invisible et veulent défoncer les couches de béton qui bloquent les sorties. Les troisièmes incarnent le créatif et le joyeux bordel, ne dépendant de rien ni personne.

Trois fuyards devant moi, une dizaine derrière. Je dois éviter les projectiles et les bousculades. On balance ce qui nous tombe sous la main, de la canette aux boîtes de conserve. La course en avant, sur le fil, ne pardonne pas l'erreur.

« Tu dois choisir un camp. Si tu ne le fais pas, d'autres le feront pour toi. Et n'oublie jamais l'Autorité. »

Je ne peux pas l'oublier, Julie. On ne lui donne aucun visage, mais c'est elle qui nous enferme, nous filme et renouvelle la bouffe de nos distributeurs pour nous maintenir en vie. Elle ne fait rien d'autre, elle ne nous frappe pas et n'impose aucun cadre. Son emprise est glissante, d'un encrassé à un autre. L'Autorité nous délègue le contrôle et nous faisons le sale boulot pour elle. À nos yeux, elle n'est pas humaine. Tout au plus, elle manipule les caméras, les distributeurs, les portiques et tout ce qui peut comporter une puce ou un boulon. Elle est mécanique et numérique, jusqu'à preuve du contraire.

Un marginal a piraté les haut-parleurs du couloir. Il nous passe une musique électro-funk dégueulasse tout en commentant la course. Au bout, il n'y a pas seulement la liberté pour le vainqueur. C'est aussi, officieusement, une nouvelle répartition de territoire pour les trois foules. Plus d'espaces, plus de distributeurs, on grappille la moindre parcelle d'air.

Je me faufile dans la rame devant fonctionner toute la journée, c'est notre seule besogne. Les trois foules s'entendent et se relaient. Si les rames ne roulent pas, l'Autorité cesse d'envoyer ses robots pour nettoyer les quais, la nourriture n'est pas renouvelée et notre approvisionnement en eau potable se tarit. Personne ne connaît l'origine de ce besoin, mais nous obéissons, nous roulons.

Une rame toutes les trois minutes. Les fuyards effectuent une boucle : ils prennent le départ sur le quai de La Défense, parcourent un chemin balisé dans les couloirs et reviennent sur leurs pas, pour prendre la rame qui les mènera à la prochaine gare où ils devront suivre à nouveau le même schéma de course. Six stations entre La Défense et Vincennes, entre une et deux heures d'épreuve.

Je suis dans la rame des trois fuyards de tête. Nous profitons des quelques minutes de voyage pour reprendre notre souffle. J'ai avec moi un homme des couloirs et une femme du quai. J'aimerais pouvoir discerner des différences marquées entre ces deux personnes, mais ce n'est pas le cas. La même stature, courbée, pliée, le même regard irrésistiblement attiré vers « l'extérieur » que nous ne connaissons pas. Cette langue, sortant discrètement de la bouche, cette soif de gagner pour découvrir autre chose que la chaleur étouffante du monde des encrassés, ce quotidien qui nous englue. Et il y a moi.

« La victoire ne doit pas être ta seule motivation. Tu ne peux gagner en électron libre, il faut te décider : quelle est ta foule de cœur et de corps ? »

Les marginaux, ceux du quai, ceux des couloirs. L'appartenance n'est pas figée, on peut librement passer d'un groupe à un autre, mais il est apparemment important de choisir. Ce que je veux, moi, c'est la liberté, pourquoi devrais-je donc me déclarer en faveur d'une foule que je vais quitter ? Julie n'est plus là pour me conseiller : c'est la gagnante de l'année dernière. Elle n'est plus dans le monde des encrassés mais ses mots continuent de me hanter.

J'arrive à suivre les deux fuyards de tête depuis quinze minutes. Il n'y a plus de bousculades, de coups bas et d'entourloupes entre nous. Courir à pleins poumons, frôler le fuyard qui vous précède, le dépasser en profitant du flux et des énergies. Je prends la tête de la course en laissant les deux autres derrière moi. Il n'est pas question de me retourner, mais j'ose espérer qu'ils comprennent, car nous partageons, à trois, la même qualité d'os et cette rage incontrôlable de sortir : pas seulement vers l'extérieur, mais aussi hors de soi.

J'enchaîne les couloirs, les quais, les rames. Je touche, respire et agrège la moindre essence vitale de ce monde des encrassés que je veux quitter. Je passe la ligne rouge, celle de l'arrivée, avec trois minutes d'avance. Je vais pouvoir rejoindre Julie.

Une plateforme se dessine sous mes pieds et m'emmène. Sous terre, bien plus bas, elle file vers le centre de ce monde alors que j'imaginais, naïvement, une fenêtre ouverte sur le ciel.